

A Monsieur James Hartman bon
De l'auteur



Ferdinand de Béhagle
FERDINAND DE BÉHAGLE

Voyage commercial

SL et Scientifique

au Bassin du Tchad

(AFRIQUE CENTRALE)

16° L¹¹
1664

FERDINAND DE BÉHAGLE

Voyage commercial au Bassin du Tchad

(AFRIQUE CENTRALE)



ARCIS-SUR-AUBE
IMPRIMERIE LÉON FRÉMONT, ÉDITEUR
Place du Marché-Couvert

—
1896



K II
1664



Dessin de PAUL KRIEGER

Cliché communiqué par le Syndicat de la Presse Coloniale

F. de Béhagle

qu'elle n'est point basée sur des preuves tangibles. Jusqu'à plus ample informé, nous nous en tiendrons donc aux renseignements officiels.

Trompé par certaines assurances émanant du gouverneur indigène du Koussouri, alors non occupé par nous, de Behagle avait cru pouvoir s'engager sans danger jusqu'à Dikon, capitale de Rabah. Son entretien avec Rabah débuta d'une façon cordiale, de Behagle ayant affirmé qu'il était commerçant et qu'il venait étudier les produits du pays.

« Malheureusement, ajoute M. Gentil, les choses prirent mauvaise tournure dès que Rabah sachant que de Behagle avait une certaine quantité de fusils à tabatière, désira les lui acheter. Notre compatriote refusa net, alléguant qu'il avait besoin de ses armes pour sa défense. Des paroles vives furent échangées et l'on se sépara fort mécontent l'un de l'autre.

« Le lendemain, nouvelle audience. On reparla des fusils d'abord; puis la conversation abandonna le terrain commercial pour aborder le terrain politique.

« De Behagle critiqua vivement Rabah au sujet de ses agissements vis-à-vis du Baguirmi protégé de la France, lui affirmant que s'il ne cessait ses incursions, il aurait à s'en repentir.

« Furieux, Rabah le fit enchaîner. En même temps son monde était gardé à vue, ses marchandises et ses armes saisies. On le porta ensuite dans sa demeure et on lui donna d'autres serviteurs.

« De Behagle, hors de lui, se mit à invectiver ses gardiens et Rabah lui-même. Il se calma néanmoins peu à peu et sa nouvelle attitude, faite de calme et de dédain, inspira à tous un respect mêlé de crainte.

« Rabah, appréhendant sans doute les conséquences d'un assassinat, n'osa pas le faire mettre immédiatement à mort. Ce n'est qu'après le combat de Togbao et après le massacre de Bretonnet qu'il envoya l'ordre à son fils Zad'ellah de faire exécuter le prisonnier. Ce dernier, que tout le monde s'accorde à représenter moins sanguinaire que son père, eut un moment d'hésitation, mais comme il était impossible de contrevenir aux ordres reçus, il se rendit chez le malheureux et lui donna communication de la lettre de Rabah.

« De Behagle reçut la terrible nouvelle très froidement. Il se leva de son lit et dit à Zad'el Allah : « Je dois mourir, les Français ne craignent pas la mort, je suis prêt, mais rappelle-toi que je serai vengé. »

« Zad'el Allah, très impressionné, sortit et donna l'ordre à des esclaves de le porter sur leurs épaules jusqu'au lieu du supplice, la place du marché, où une potence était dressée.

« Pendant le funèbre trajet, la victime, jusque-là silencieuse, se tourna vers Zad'el Allah et lui dit : « Je vais mourir et n'ai point peur. Quant à vous, apprêtez-vous à subir le même sort. Dans trois mois cette terre ne vous appartiendra plus : Vous serez ou morts ou fugitifs. »

« Ces paroles prophétiques n'empêchèrent point le crime de s'accomplir. De Behagle fut pendu à la potence où l'on exécutait les voleurs et les assassins, son corps fut ensuite jeté dans un puits, où malgré toutes mes recherches, il me fut impossible de le découvrir.

« Aujourd'hui seulement de nouveaux renseignements qui me sont parvenus m'apprennent que la dépouille mortelle de M. de Behagle a été jetée dans le puits voisin de la maison de son hôte de Djebarrah où je fais faire pratiquer des recherches afin de lui donner une sépulture décente ».

La relation que nous publions ci-contre a été communiquée par de Behagle à la loge maçonnique *l'Etoile Polaire*, à laquelle il appartenait. Nous devons de pouvoir la reproduire ici à la bonne confraternité de notre ami Charles Bibal auquel elle fut adressée.

L.-C.

graviter autour de la grande puissance musulmane africaine qu'est la France, Tripoli sera fatalement italien ou français c'est-à-dire latin, l'Algérie-Tunisie est française, le Maroc tout constellé de prénoms espagnols et enserré entre l'Océan et les possessions françaises sera latin, le Rio de Oro est espagnol, le Sénégal français. Une saignée de 20 kilomètres de large sur 150 de profondeur, la Gambie anglaise, n'est qu'un accident sur la côte de la Guinée française et portugaise, terres latines. La Côte d'Ivoire et le Dahomey ont côtes françaises, séparées par deux enclaves anglaises et allemandes, puis après avoir dépassé les territoires du Niger et du Cameroun, le Gabon-Congo français, les îles qui lui font face, espagnoles ou portugaises, le Congo belge et l'Afrique portugaise du Sud forment une longue route de terres latines. Sur le versant oriental, le Mozambique portugais fait face à Madagascar et au-dessus d l'Afrique orientale allemande et anglaise, les terres italiennes de Somali, Obok et Massouah ferment le pèriple du continent par plusieurs milliers de côtes latines.

Les sept dixièmes des côtes du continent africain sont latins ou destinés à le devenir.

Or, remarquez que cette fusion des races latines, de progrès et de fraternité qui est vôtre à coup sûr qu'aucun effort n'a pu réaliser sur la carte d'Europe semble vouloir s'opérer seule en Afrique.

Dans l'Ouest de l'Algérie-Tunisie les Espagnols plus nombreux que les Français. Les Italiens dominent dans l'est. Les uns et les autres apprennent le français, s'imprègnent de nos idées, de notre génie, se marient avec nos filles, s'amalgament à nous.

Déjà les Espagnols font leur service sous nos drapeaux, dans nos régiments d'Algérie; cette confraternité d'armes n'est-elle pas le meilleur prélude à la fusion des deux races sœurs?

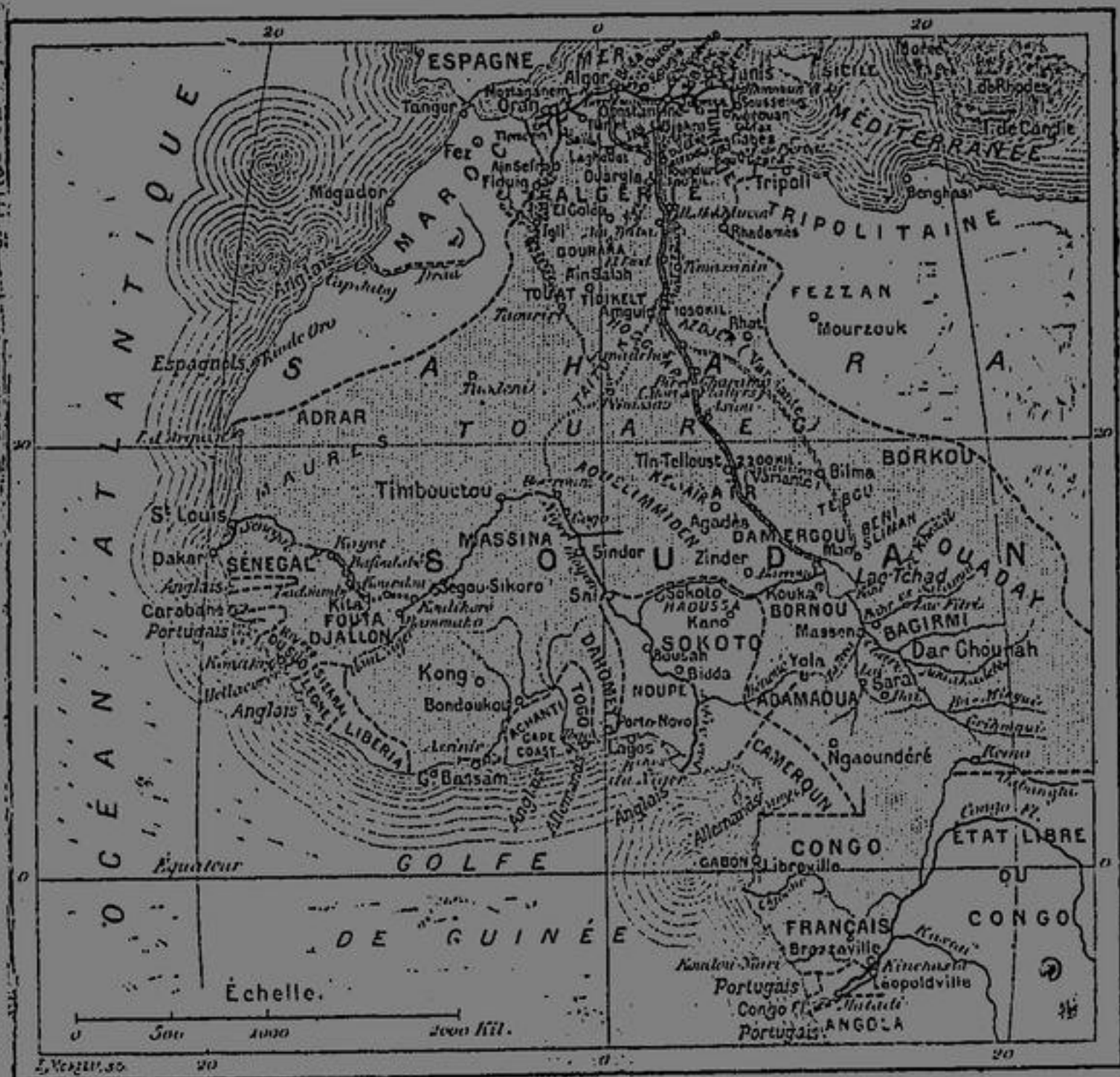
Ce qui se fait en Algérie-Tunisie se reproduira dans les autres colonies, si on sait donner aux fonctionnaires les instructions nécessaires pour faire naître l'esprit de confraternité qui doit unir les rejetons d'une même race destinés à se souder un jour pour former la nouvelle, jeune, forte, puissante et progressive que nous voyons tous à la tête de la civilisation.

Voilà, brièvement résumés, les enseignements de la carte d'Afrique.

Nous avons un rôle à jouer en Europe. Semeurs de la civilisation, il nous fallait ensemençer le champ sur lequel pouvaient germer. Nous y avons employé toutes nos forces durant un siècle. Comme le défricheur déchirant le sol de son soc puissant, nous avons déchiré l'humanité de nos épées victorieuses dans un effort de géant. Notre mission accomplie, nous nous sommes endormis, épuisés par l'effort; d'aucuns crièrent « finis Gallia » mais voilà que la France sort de son sommeil pour rassembler ses forces, elle s'annexe des territoires nouveaux, elle infiltre dans ses veines du sang jeune et ardent et main, rajeunie, revivifiée, elle reprendra sa place, rôle d'avant garde dans la marche de l'humanité vers le progrès.

Les peuples sont des organismes complets; ils naissent, se développent, se reproduisent et meurent.

L'Espagne peut disparaître de la carte d'Europe, son nom, son génie et sa langue demeurent et son rôle se poursuit sur le continent américain. L'Angleterre peut crouler sous la réprobation des peuples opprimés, elle survivra sur le continent australien ou la race anglosaxonne rajeunie continuera à exercer dans le monde le rôle de grande puissance insulaire qu'elle a joué en Europe.



DÉVELOPPEMENT



Voyage commercial au bassin du Tchad

(AFRIQUE CENTRALE)

L'Algérie, pays agricole dans lequel le sol absorbe les capitaux déjà très rares, s'anémie, faute de commerce, faute de circulation monétaire. Pour lui rendre la vie, il est nécessaire d'agrandir son champ d'exploitation commerciale et de trafic ; il faut qu'elle plonge tous les jours plus avant dans le continent africain qui sera pour elle ce que la mer est pour l'Angleterre ou pour Marseille.

Mais, depuis quarante ans, le Sahara gardé par quelques milliers de pillards, est resté fermé pour nous et s'est dressé comme un infranchissable obstacle entre nos derniers postes mili-

taires et les riches pays soudaniens. Notre conquête de l'Algérie a éveillé les défiances des Sahariens, pendant que nos errements économiques éloignaient de nos marchés tous les intérêts. Suppression de l'esclavage, élévation des tarifs de transports, octroi de mer, droits de marché ; toutes ces mesures ont créé une situation telle, que les caravanes préfèrent allonger leurs trajets de 1.000 kilomètres, pour aller au Maroc ou à Tripoli, plutôt que de venir sur nos marchés.

Et peu à peu, les traditions commerciales qui reliaient l'Algérie au Soudan, se sont perdues, le personnel exercé a disparu, en sorte que nous nous trouvons aujourd'hui en présence d'une situation toute nouvelle et très inférieure à ce qu'elle aurait pu être si nous avions eu un peu de prévoyance dès le début.

Or, le commerce transsaharien fait par Tripoli et le Maroc représente actuellement une vingtaine de millions. L'insécurité et la mauvaise administration de ces deux pays le réduisent à ce chiffre

infime ; mais il n'est pas douteux que si la France créait au Sud de ses possessions, vers Ouargla, par exemple, ou le Touat, des marchés francs, sur lesquels nos marchandises européennes seraient favorisées de détaxes de façon à pouvoir être vendues au même prix que sur les marchés tripolitains, le transit saharien prendrait une extension considérable. Car les pays soudaniens sont riches et peuplés, prêts à produire ce que recherche notre industrie et à consommer nos productions manufacturées.

Le bassin du Tchad, en particulier, représente un pays plusieurs fois grand comme la France et couvert d'une population qu'on ne saurait évaluer à moins de vingt millions d'habitants groupés en états de civilisation avancée, d'industrie développée et dans lesquels les lois sont très suffisantes à la garantie des intérêts (1).

(1) A l'appui de ce dire, j'appelle l'attention sur la collection de tissus que j'ai rapportée du bassin du Tchad, et qui, après avoir figuré dans les musées commerciaux de Rouen, de Lille et d'Épinal, a été exposée à Lyon. Elle comprend des tissus de coton fabriqués dans le pays, teints, lustrés et brodés avec

De très nombreux Européens les ont parcourus individuellement, sans autre escorte qu'un ou deux serviteurs. Ils vivaient généralement du fruit de leur commerce, ou, comme Owerweg, Vogel et Nachtigal, des soins qu'ils donnaient aux malades.

Ces pays se rattachent traditionnellement, économiquement et religieusement au bassin méditerranéen.

L'exportation transsaharienne peut porter dès aujourd'hui sur le caoutchouc, la gutta-percha, les plumes d'autruche, les dépouilles d'oiseaux, les fourrures, les maroquins, l'or, la civette, le musc, les résines odorantes. Le bas prix d'achat de ces matières dans les pays soudaniens compense largement l'élévation du prix des transports. Du reste le commerce du Congo Belge supporte sur les caoutchoucs, par exemple, des transports de 1.400 francs la tonne, tandis que

beaucoup d'art et de goût et je rappelle que les voyageurs Richardson, Denham, Clapperton, Oudeney, Toole, Vogel, Barth, Owerweg, Nachtigal, Monteil, etc., ont voyagé dans ces régions sans escortes armées.

le commerce transsaharien ne paie qu'un fret de 400 francs. Aussi voit-on les officiers belges, établis dans le Haut-M'bomou, faire des commandes en Europe à des commerçants tripolitains, qui effectuent en un an leur voyage jusque dans cette région (1). Nous pouvons espérer de monopoliser la production presque illimitée de tout ce bassin.

Mais le Sahara reste pour nous le désert inculte dans lequel l'eau manque, et dans lequel rien ne peut venir.

Ce n'est point pourtant conforme à la vérité. Partout, dans le Sahara, on trouve les ruines de villes anciennes, berbères, puniques, romaines, traces de civilisations superposées, preuves manifestes qu'autrefois ce pays était habitable et productif.

L'est-il encore? Toute la question est là.

Or, de Biskra à Tougourt, la route suit

(1) D'après une lettre adressée à l'auteur par M. le capitaine Vermot, qui commandait un poste dans le M'bomou.

aujourd'hui durant 200 kilomètres une voûte de verdure. L'industrie européenne est passée par là, ressuscitant les richesses d'autrefois. Elle a planté en plein sable, dans les dunes les plus arides, et, maintenant, sous les palmiers, qui sont eux-mêmes d'un très bon rapport, elle a fait venir des fruits, des légumes, de l'orge et du blé.

Le champ d'expérience est assez vaste pour garantir l'avenir. Si nous sommes sûrs d'un commerce transsaharien, nous sommes aussi certains d'avoir un commerce saharien.

Et ce n'est pas seulement dans la culture que nous en trouverons les éléments, le sous-sol nous réserve bien des surprises heureuses.

Vous avez vu tout à coup l'Algérie découvrir ses puissants dépôts de phosphate de chaux, demeurés ignorés malgré la science des ingénieurs et le flair des colons. Nous ne sommes point à bout d'étonnements.

Comme je présentais à un fort savant homme, il y a quelques années, un échantillon de lignite

trouvé dans l'Oued-Enja : « Notez pour votre gouverne, me répondit-il, qu'il ne peut pas y avoir de charbon en Algérie. »

Et voilà que tout à côté de cette vallée un forage de 89 mètres, fait à Rouached (province de Constantine), vient de suivre la couche carbonifère durant 15 mètres. Non loin de là, le pétrole jaillit dans le douar Mériout (1).

Eh bien ! ces richesses minières, qui se révèlent tous les jours, en dépit des déclarations des pontifes de la science officielle, se prolongent loin dans le Sahara.

C'est d'abord la couche de phosphate de chaux qui est beaucoup plus riche dans le versant saharien des montagnes de l'Aurès, puis plus loin les nitrates qui se montrent d'abord dans le M'zabet paraissent s'étendre en dépôts d'incalculable valeur sur les versants sud du Tassili des Azdjer et du massif des Hoggar.

(1) Un échantillon de ce minerai a été déposé par l'auteur au Musée Colonial de Marseille.

Des échantillons de nitrate de potasse que j'ai montrés à des gens de Ghat, à des Mzabites et à un Chanbaa, vieux routier saharien, ont été reconnus pour des pierres de leur pays. Tous sont unanimes et déclarent sans hésitations : c'est le « sel de la poudre », « melah el Baroud », « melah el cascassi ».

Ainsi donc le Sahara, comme le Soudan, a ses richesses qui attendent nos initiatives et qui sont prêtes à rémunérer nos capitaux et nos efforts. Pour en prendre possession, que nous faut-il ? un instrument de transport et des intermédiaires.

L'instrument de transport, c'est le chemin de fer poussé jusqu'à Ouargla, dès maintenant, et plus loin au fur et à mesure des besoins.

Les intermédiaires : ce sont nos indigènes musulmans d'Algérie.

Un chemin de fer saharien aura-t-il du fret ? Ne constituera-t-il pas une dépense hors de proportion avec le but à atteindre ?

Non, sans doute, car sans compter l'apport transsaharien, son trafic sera alimenté par les richesses minières et agricoles locales. Le chemin de fer Tebessa-Soukahrâs-Bône ne suffit plus à l'enlèvement des phosphates, sa voie unique est encombrée et son matériel impuissant à satisfaire et l'extraction minière et la consommation.

Pour le Philippeville-Constantine-Biskra prolongé, il en sera de même si les règlements administratifs permettent l'exploitation des mines.

Puis avec le rail se développent les industries locales, les cultures, l'élevage, toutes choses possibles dans ces pays où la terre donne quand le sous-sol est fécond en eaux.

Les difficultés d'ordre technique pour la réalisation d'un chemin de fer saharien ont été étudiées et résolues; nous avons la belle, concluante et féconde expérience du Transcaspien, bien faite pour vaincre les dernières résistances. Il ne faut plus désormais que fixer la direction à suivre par la grande artère saharienne.

Malheureusement, les intérêts locaux ne sont pas faciles à mettre d'accord. L'Algérie-Tunisie est divisée en quatre zones administratives, comprenant chacune une région maritime, une région haute, une région saharienne : les quatre généraux de division, les quatre préfets qui les administrent, émettent tous des idées politiques procédant des intérêts immédiats des huit régions placées sous leurs ordres. Comment les deux gouverneurs pourraient-ils arriver à synthétiser ces vues divergentes et à se mettre d'accord ?

Si l'on prolonge le chemin de fer Philippeville-Biskra, Alger, Oran, Tunis crient qu'on les sacrifie sans compter Arzew, Bougie, Bône et Gabès qui réclament, et, de ce manque de vue d'ensemble, naissent des difficultés inextricables, sans compter qu'après n'avoir pu s'accorder sur le point de départ du chemin de fer, on se dispute sur son point d'arrivée.

Vers quel but doit-il tendre, ce chemin de fer problématique ? Vers Tombouctou ou le Tchad ?

Oran préfère Tombouctou. Sa ligne prolongée Ora-Aïn-Sefra passerait par les Oasis du Touat, d'où elle aurait fait la moitié du parcours pour atteindre Tombouctou où flottent les couleurs françaises.

Le programme est séduisant.

Mais la ligne ainsi conçue ne commande qu'à la boursouflure occidentale de l'Afrique. Son influence est restreinte à la région saharienne et nigérienne, et là, elle est combattue au point de vue économique et politique par les flottes anglaises qui remontent le fleuve avec des navires de haute mer jusqu'à Boussa, à 1.400 kilomètres du golfe du Benin et où elles comptent le fret à 50 fr. la tonne !

En ce point des rochers barrent la navigation, mais, après un transbordement, le commerce retrouve la route fluviale ouverte sur 2.000 kilomètres. Or, la navigation est libre de par les traités internationaux, et Boussa nous appartient-il, que les compagnies anglaises pourraient entretenir des flottilles au-dessus de ses chutes.

Le chemin de fer pourra-t-il jamais lutter contre une concurrence maritime aussi facile ? c'est douteux, et le pût-il, nous ne saurions oublier que le transsaharien ainsi conçu viendrait en lutte et en concurrence contre le chemin de fer du Sénégal au Niger. Le commerce de ces régions ne pourra de longtemps fournir du fret à ces trois instruments de transport. Tenter, dans ces conditions, la construction du transsaharien, c'est s'engager, sans compensation politique, dans une entreprise condamnée au point de vue commercial.

Reste le projet qui a pour objectif le Tchad. Ce grand lac est le déversoir de fleuves considérables et le centre économique d'une région dont j'ai dit la richesse et l'industrie, et qui n'a aucun débouché vers la mer.

Bien mieux, longtemps encore tous ses intérêts se tourneront vers la Méditerranée. Autrefois Kouka, la capitale du Bornou, le grand état musulman situé à l'ouest du lac, entreposait tout le commerce européen de la région et le déver-

sait ensuite sur les états voisins Haouassas ou Tekrouris. Or, la venue des Anglais dans le Niger a créé dans les états Haoussas de grands centres d'approvisionnements de marchandises européennes. Des troubles habilement fomentés dans la région saharienne ont arrêté le commerce sur les routes anciennes ; l'axe économique du pays sous cette double raison se déplace, ruinant toutes les situations acquises, lésant tous les intérêts créés.

Contre une situation semblable, tout le commerce de Tekrour proteste, il se raccroche en désespéré aux traditions anciennes, déclare la guerre économique aux Anglais, fait fermer les frontières aux marchandises venant du Niger, chasse les missions britanniques et tend les bras aux missions françaises. Monteil, Mizon, Maistre ont été bien reçus, parce que, comme Français, ils représentaient des intérêts transsahariens en opposition avec les intérêts anglais du Niger (1).

(1) La mission menée par le Pasteur Robinson n'a pu entrer à Sokoto, en 1895, et a traversé jusqu'à Cano des Etats plutôt hostiles aux Anglais. — Voir le livre qu'il a publié sous le titre « The Hausaland ».

Le chemin de fer Philippeville-Biskra-Ouargla-Tchad aboutira donc dans un pays riche, peuplé, industriel, économiquement rattaché aux régions qu'il desservira.

Il se prolongera naturellement par un réseau de fleuves navigables, sans écoulement vers la mer, formant dix ou douze mille kilomètres de voies commerciales aux parcours économiques et faciles.

La Chari a 1.000 kilomètres de longueur; elle est navigable sur plus de 800 ! A 700 kil. de son confluent avec le lac, je l'ai traversée, après l'avoir suivie sur 120 kil.; elle avait 200 m. de large et 7 m. 50 de profondeur. Elle coulait dans un lit profond sans roches, rapides ou chutes jusqu'au lac, au milieu d'une vallée superbe et bien habitée.

Le Logone, à 400 kil. de son confluent, avait, aux basses eaux, 600 m. entre rives, avec 280 m. d'eaux libres et une profondeur de 12 m.

Et ces fleuves coulent en plein territoire réservé à l'influence française, où les navires anglais ne pourront venir nous faire concurrence.

Dirigée vers cet afflux commercial la ligne ferrée commande au Sahara tout entier, au Niger comme au Nil. Elle relie le Congo à la Méditerranée et fait définitivement la jonction entre tous les points principaux de notre empire colonial d'Afrique.

On ne peut donc pas hésiter dans le choix du but à atteindre ? Non, et, dès aujourd'hui, il faut résolument pousser le rail jusqu'à Ouargla pour assurer la sécurité au commerce caravanier, commander aux marchés de Ghat, de Ghadamès, du Touat aussi bien qu'aux nomades touareg qui attendent, pour mettre fin à leurs brigandages, cette preuve matérielle de force et cette indication positive de nos visées politiques.

Il le faut, car c'est l'unique moyen de nous réserver en Afrique la part d'influence et de com-

merce à laquelle nous avons droit et qui nous est nécessaire.

A l'Ouest, les Anglais remontent jusqu'à Boussa avec des vapeurs de haute mer portant 1.000 tonnes ; à l'Est, ils poussent leur chemin de fer jusqu'à Dongola le long du Nil, pendant que de Mombassa sur les côtes de Zanzibar une ligne de pénétration s'enfonce profondément dans le continent et qu'au Sud, 4.000 kilomètres de chemins de fer relient le Cap au Zambèze, et bientôt aux Grands lacs et au Congo.

Pousser nos lignes algériennes vers le Sud, assez tôt pour décider avant la direction de l'afflux commercial et l'orientation politique de ces régions, c'est la seule réponse que nous puissions faire aux prétentions de l'Angleterre sur le Soudan, région dont nous tenons les positions maîtresses par la ligne Philippeville-Biskra-Aïr-Tchad, prolongée par les fleuves dont j'ai parlé.

Cette ligne de pénétration et de transports, voilà l'outil de notre prédominance économique

et politique. Outil dispendieux qui ne saurait se créer d'un seul coup, mais qui doit être construit au fur et à mesure du développement de nos intérêts, à l'appel de ceux-ci.

Comment faut-il créer ces intérêts ? Les pays soudaniens sont si loin, leur climat si dur pour les Européens, les moyens de transport si rudimentaires et si coûteux que, difficilement, il est permis d'y concevoir la création d'intérêts commerciaux européens par les ordinaires méthodes. On ne se rend pas compte par quel moyen un Français pourrait aller s'installer à deux mille kilomètres des côtes, dans un pays sans routes, y faire des cultures ou des échanges, renvoyer ses récoltes ou ses achats, recevoir des approvisionnements. Les transports faits à dos d'homme ou de bêtes de somme, mangeraient généralement son bénéfice. Aussi, excepté sur les fleuves, qui s'enfoncent profondément dans l'intérieur du continent, voies de transport économique et facile, n'est-il d'établissements européens qu'à la côte. Et, comme le commerce local ne

suffirait pas pour les faire vivre, ils confient à des indigènes connus des marchandises avec lesquelles ces traitants vont au loin faire des échanges.

Le commerce transsaharien utilise aussi des intermédiaires semblables. Des maisons anglaises confient des marchandises à des Egyptiens, des Tripolitains et des Marocains, et ceux-ci, par les voies traditionnelles du Sahara, vont au Soudan central réaliser des opérations impossibles aux Européens.

Musulmans comme les gens du pays, vivant de peu, ignorant de la valeur du temps, ils sont partout accueillis sans défiance, dépensent peu en voyage et savent attendre l'heure propice à l'écoulement de leur pacotille. Ils réalisent des parcours immenses, vivant de l'hospitalité musulmane qu'ils paient en compliments, chansons, récits, amulettes ou prières. Quand un pays leur convient, ils y construisent une maison, s'y marient et s'y créent des intérêts avec un cercle de relations.

Désormais, ils vivront là sans frais, nourris de la culture de leur enclos, culture faite par leurs femmes, vêtus du coton récolté autour de leur maison, tissé par leurs serviteurs. Et quand leurs échanges sont terminés, qu'un groupe important de voyageurs est réuni, prêt à affronter en force la traversée du Sahara, ils partent, laissant derrière eux, en gage de retour, une famille qui continue leurs affaires et conserve leurs relations.

Ils rentrent dans leur pays, livrent leurs marchandises aux Européens établis en Egypte, Tripoli ou au Maroc, et celles-ci s'en vont en Angleterre, avec le principal du bénéfice qu'elles donnent.

Ce que les Anglais font au moyen d'étrangers qui ne peuvent leur offrir que des responsabilités précaires, et à travers des pays aussi mal administrés que le Maroc et la Tripolitaine, ne pouvons-nous donc le faire avec nos indigènes algériens qui, au départ, laisseraient entre nos

maines leurs familles et leurs terres comme gage de fidélité et de retour ?

Les Souafas sont habitués au commerce saharien et d'une probité connue. Les Cabyles sont des colporteurs de naissance, habitués au petit commerce nomade et de détail, âpres au gain, très attachés à leur sol. Chez eux, on trouve des ouvriers d'art, des menuisiers, armuriers, forgerons, cordonniers, etc. Les Arabes sont lettrés, maîtres d'école, médecins, vendeurs d'allumettes, conteurs, diplomates et guerriers. Comme les Marocains et les Tripolitains, ces gens peuvent commercer avantageusement dans le Soudan ou y faire profit de leurs talents.

Pourquoi n'essaierions-nous pas de leur reprendre le chemin qu'ils ont oublié ? Créer un mouvement d'émigration algérienne dans le Sud, ce serait répandre rapidement et sans frais notre influence politique, donner de la vie à notre colonie, et un élément à l'activité de nos indigènes.

C'est pour eux surtout qu'il est temps de faire quelque chose. Lentement dépouillés de leurs terres par l'action des lois sur la propriété, que nous avons un peu hâtivement promulguées dans leur pays, ils courent au paupérisme. Si le Soudan ne devient pas pour l'armée des malheureux un exutoire, nous aurons dans peu de temps à régler une question indigène terrible. Voyez avec quelle facilité on a trouvé 6.000 cabyles pour aller faire des portages à Madagascar. Ces gens-là, pris par la misère, étaient prêts à tout pour nous, demain, si nous n'y prenons garde, ils seront contre nous.

Ils sont disposés à émigrer au Soudan pour y chercher fortune, car il est des proverbes qu'on répète sans cesse dans leur pays : « Le Soudan est le remède au mal d'argent. » « Le Soudan guérit la misère comme le goudron guérit la gale du chameau », etc.

Pour déterminer cette émigration, il faut montrer le chemin qu'elle doit prendre à un certain nombre d'hommes bien choisis, les mettre à

même de se créer au Soudan des intérêts, des familles, et d'y réaliser des bénéfices. Ceux-là, revenant dans leur pays, décideront d'autres à tenter l'aventure, et si le gouvernement le favorise un peu, le mouvement s'étendra au plus grand bénéfice de l'Algérie d'abord, de Marseille où aboutit tout le commerce algérien ensuite, et de la France en général.

C'est sur ces réflexions que j'ai basé le projet de voyage que je vais bientôt accomplir. Je m'y suis longuement préparé, car pour ces voyages il faut plus de science spéciale que de courage, à l'inverse de ce que l'on croit généralement en France. Après avoir endurci mon corps à toutes les fatigues et à tous les climats par dix années de navigation dans tous les grades de la marine à voile, pris mes diplômes de bachelier ès-lettres, ès-sciences, poussé mes études de sciences naturelles, je me suis islamisé par un long séjour en Algérie où j'ai appris la langue arabe, le Coran et les usages des Musulmans. Ensuite j'ai, avec MM. Dybowsky et Maistre, pénétré

dans le bassin du Tchad jusqu'à ces pays de l'Islam qui nous intéressent à un si haut point.

Au retour, j'ai présenté un projet de voyage du Congo à la Méditerranée.

Approuvé par les ministères des Affaires Étrangères et des Colonies, il m'a valu des missions des ministres du Commerce et de l'Instruction Publique. La Société Africaine de France (1) le prit sous son patronage ; dès lors, il fut subventionné par de nombreux particuliers et des corps constitués importants. Je citerai entre autres : le Conseil municipal, le Conseil général, la Chambre de Commerce de Paris ; les mêmes assemblées d'Alger ; la Chambre de Commerce d'Epinal, les syndicats des cotonniers de l'Est et du Ouargla-Soudan, la Société de Géographie, le Gouvernement général d'Algérie, le Gouvernement du Bey de Tunis, le Comité de l'Afrique française, etc.

(1) Présidée par M. Georges LESUEUR, sénateur de Constantine, dont le nom est attaché au sol Algérien par la création des ports de Bône et de Philippeville.

A Tunis, j'ai engagé douze noirs (1), mariés dans la ville et originaires du pays que je veux visiter. A Constantine, j'ai pris des commerçants caravaniers du Souf, des colporteurs du Ferdjioua, des ouvriers cabyles d'Akbou; à Alger, des lettrés, médecins ou religieux.

Ainsi pourvu d'auxiliaires musulmans, accompagné de deux Européens bien préparés, je recruterai au Dahomey le personnel de porteurs qui est nécessaire et, remontant le Congo et l'Oubangui, j'atteindrai la Chari, le grand affluent du Tchad, par une route que j'ai parcourue déjà et dont je connais les difficultés et les avantages.

A partir de ce moment, mes auxiliaires, dotés de marchandises, se disperseront au gré de l'occasion et au mieux de leurs intérêts. Déjà pourvus de femmes par des mariages dans les

(1) Je dois à ce sujet des remerciements tous spéciaux à M. le commandant Rébillet, chef d'état-major de la brigade d'occupation qui, avec la plus grande complaisance, m'a aidé de ses conseils et de son influence.

régions païennes, ils se fixeront de çà de là, étendant ainsi sur un vaste pays, l'influence de la France.

Je ne leur donnerai qu'une consigne : « Quand tu entendras annoncer le passage d'un blanc dans la région que tu habiteras, va le trouver et dis-lui que le représentant français se met, dans ta personne, à leur disposition pour leur servir d'intermédiaire auprès des autorités locales. Si c'est un Français, il sera heureux de te voir ; si c'est un étranger, il saura que la place est prise ; fais en sorte qu'il la vide au plus vite. »

— De cette façon, l'influence économique et politique de la France se répandra vite, sûrement et sans frais.

Mieux vaudront, pour nos intérêts, cinquante familles ainsi fixées au sol, qu'un même nombre de missions dispendieuses en perpétuel déplacement.

Les intérêts ainsi créés sont permanents, ils se continuent et se multiplient d'eux-mêmes. Chaque famille d'Algériens devient un foyer d'appel pour

les productions locales qui s'écoulent fatalement à leur heure vers la Méditerranée.

Un pareil projet doit intéresser Marseille et les ports français de la Méditerranée. Lyon et tous les centres de fabrication des tissus. Toute marchandise transportée du centre de l'Afrique à un point quelconque de la côte occidentale va aussi aisément à Bordeaux qu'à Liverpool ou Hambourg. Elle vient plus avantageusement à Marseille, Cette ou Port-Vendres qu'ailleurs, si elle atteint un port méditerranéen. Paris-Lyon-Méditerranée, la grande artère commerciale de la France se prolonge par Philippeville-Biskra-Aïr-Tchad à travers les profondeurs du continent. Cette ligne que rien ne menace en Europe, ni en Afrique, est couverte par Toulon, la Corse et Bizerte contre toutes les tentatives de nos ennemis.

C'est la vraie voie de l'expansion française hors de son territoire continental, celle que tous nos efforts devront tendre à développer.

Mais un pareil projet doit aussi séduire le monde savant.

Le bassin du Tchad n'a été exploré que dans sa partie Nord ; tout est à apprendre en ce qui concerne les sources des grands fleuves qui alimentent le lac et l'écoulement du trop-plein de cette cuvette.

C'est même là que gît le dernier grand problème de la Géographie africaine.

Le Tchad communique-t-il ou non avec le Mayo-Kebbi, sous-affluent du Niger. Vogel l'affirme d'après les dires des indigènes et Mizon apporte à cet avis des considérations scientifiques d'une grande valeur ; Barth et le major Mac-Donald semblent le nier.

En faisant l'hydrographie du bassin de la Chari, j'apporterai la résolution de ce problème qui pourrait avoir pour influence de faire reporter les sources du Niger dans le voisinage de celles du Nil et de faire du fleuve Soudanien le plus grand fleuve de l'Afrique.

C'est encore dans le haut du bassin de la Chari que se trouve un centre de dépression magnétique nulle, qui donne un haut intérêt aux

observations de magnétisme terrestre en ces régions.

Les résultats scientifiques de mon voyage peuvent donc porter sur :

1. Reconnaissance hydrographique du cours de la Charie et en particulier étude du réseau fluvial entre le Tchad et le Mayo-Kobbi.

2. Détermination astronomique des positions géographiques des points principaux de mon parcours et mesure de l'intensité magnétique.

3. Recherches anthropologiques dans une région où se trouvent à la fois les grands anthropomorphes, les nains Akkas, les géants de la forêt de Kimré qui vivent dans les arbres, les sauvages Mangias qui vivent nus et polissent encore le silex.

4. Etude de la flore et de la faune industrielles de la région : reconnaissance des mines d'où les indigènes tirent l'antimoine, l'argent, le cuivre, le zinc et l'étain dont ils fabriquent armes et bijoux.

PATRIE **La Mission de Béhagle** **BRUITS DE MASSACRE**

Bien que le ministre des colonies déclare n'avoir reçu aucune nouvelle de la mission de Béhagle, — non plus que des autres, d'ailleurs, — il y a lieu de croire que l'explorateur et sa suite ont été faits prisonniers par Rabih, chef de tribus insoumises, ainsi que le bruit en a couru. D'aucuns ajoutent que M. de Béhagle aurait été mis à mort sur les ordres du farouche sultan noir.

Quoi qu'il en soit, il nous semble intéressant de rappeler en ce moment quel était le but poursuivi par cette mission civile et commerciale, de laquelle on ne pourra dire, si un désastre s'est produit, que les populations avaient été provoquées par un « appareil militaire ».

M. de Béhagle, ancien officier de marine, marchand, s'était préparé au rôle d'explorateur des études sur les sciences naturelles, puis il avait appris la langue arabe. Il connaissait à fond le Coran et les usages des musulmans. Il avait pris part aux voyages de MM. Dybowski et Maistre dans le bassin du lac Tchad. Enfin, il décida de se signaler par une œuvre personnelle et conçut le projet de se rendre du Congo à la Méditerranée, par le Tchad, en fondant, en route, des postes commerciaux sur le Chari, fleuve important du bassin du Tchad.

Il voulait profiter de ce que le pays était encore vierge de tout échange pour recueillir le stock d'ivoire existant, ainsi que les autres productions qui, sous un volume restreint, offraient une grande valeur marchande. Il voulait, en outre, dans les contrées qui lui paraissaient de production possible, acheter des terrains, selon les lois du pays, y construire des comptoirs, en y laissant un gardien avec des approvisionnements. Il était muni de vivres de conserves, de pacotilles considérables, et avait choisi comme compagnons d'anciens tirailleurs arabes, kabyles et négres. Il partit.

D'abord, il procéda lentement, en se faisant précéder, pour ménager les transitions, de lettres, de courriers, de serviteurs, allant commercer pour son compte ou pour le leur. Ces envoyés définissaient son but commercial, établissaient ses intentions réelles et sa manière d'être auprès des musulmans de la région. Une bonne réputation lui était ainsi faite. Il préparait des amitiés à la France.

Bientôt, toute communication fut coupée avec lui. M. de Béhagle était en plein lac. Il considérait notre pénétration au Soudan central comme plus facile et plus utile par la route du Congo que par celle du Sahara, et ne voulait pas se heurter tout d'abord aux Touaregs qui gardent le désert, afin d'y conserver le monopole des transports. Il s'est heurté aux bandes de Rabih, chef militaire le plus redoutable de la région du Tchad. Sa situation était, dès lors, très critique.

Le projet de M. de Béhagle était des plus raisonnables. L'explorateur avait foi dans son œuvre. Sa tentative aura-t-elle été vaine? C'est ce que nous apprendrons officiellement à jour ou l'autre.

Il y a fort à craindre que le nom de notre vaillant compatriote ne soit, hélas! ajouté au catalogue de l'Afrique mystérieuse.

LOUIS BEVILLE.

M. Fernand de Béhagle



La nouvelle malheureuse du décès de M. de Béhagle, tombé entre les mains du farouche sultan Rabih, est confirmée.

Le hardi explorateur est mort d'inanition, ainsi que nous l'avons déjà annoncé.

Il est à présumer qu'avant d'être condamné par Rabih à cette fin misérable, notre infortuné ami dut subir mille supplices.

C'était plein de confiance que, dans les derniers mois de 1896, Fernand de Béhagle fit à Paris ses préparatifs de départ.

Travailleur obstiné, explorateur consciencieux, il avait tenu à se préparer par des études sérieuses à cette nouvelle expédition.

Ancien capitaine au long cours, ayant navigué fort jeune sur tous les océans, il s'était épris d'un véritable amour pour l'Afrique et surtout pour les contrées encore mystérieuses du Tchad.

Pendant plusieurs années, il avait d'ailleurs rempli de délicates fonctions dans l'administration algérienne.

Bleu, le teint bruni par le chaud soleil du continent noir, les traits accentués par les fatigues de sa laborieuse carrière, de Béhagle respirait la franchise et l'énergie.

Lorsque son œil bleu se reposait sur un interlocuteur, il semblait vouloir le scruter jusque dans les plus secrets replis de sa conscience.

Doux, il savait relever avec fermeté les malveillants.

Fidèle à ses amis et à la parole donnée, il ne connaissait point la haine, ne contentant de laisser de côté les sots et les méchants.

Oublieux de ses propres ennuis ou de ses préoccupations personnelles, il ne songeait qu'à rendre service et il prenait sur ses nuits le temps qu'il dérobait ainsi à son travail, pour faire du bien à autrui.

Aucune difficulté ne l'effrayait, aucun obstacle ne le décourageait.

En un mot, il avait un grand cœur et une intelligence d'élite.

Toutes les qualités de sa nature s'étaient développées au cours de l'expédition Maistre, sous les ordres duquel il servait comme second.

Cette Afrique où il avait tant souffert ne sortait pas de ses idées et de ses vœux.

Le pavé parisien semblait le brûler, l'air de nos maisons à six étages l'étouffait, ayant d'ailleurs cette sensation commune à la plupart des explorateurs.

Aussi, sa joie fut-elle grande, lorsque dans les premiers jours de l'année 1897, il fit ses adieux à tous ses amis. Il emportait leur souvenir dans son cœur, mais la joie de revoir le continent noir effaçait les tristesses de la séparation.

Il partit. Sa mission était organisée sous les auspices du *Syndicat commercial du Tchad* auquel s'étaient intéressés la plupart des grands négociants parisiens, rouennais, bordelais et marseillais.

Des subventions lui étaient accordées par la plupart des grands corps constitués de France, des souscriptions particulières d'administrateurs et d'amis virent augmenter ses ressources et assurer la mise à exécution de ses projets.

Cependant, de Béhagle ne put gagner Brazzaville, que le 8 janvier 1898.

Il y fut porté par un bateau de la société hollandaise et de là gagna Bangui (coudé l'Oubanghi).

Son compagnon M. Bonnel de Maizières ne devait s'embarquer au Havre que le 10 mai 1898.

Il est inutile de rappeler ici les détails et les tracasseries que de Béhagle rencontra sur sa route du fait de certains fonctionnaires maladroits.

Les lettres que la *Politique Coloniale* publia à plusieurs reprises suffisent à cette page d'histoire.

Le but poursuivi par de Béhagle était de parcourir le Baguirmi et le Wadai, puis de continuer vers le nord et de gagner la Méditerranée par l'Aïr, soit de faire en sans contrainte l'itinéraire de la mission Foureau-Lamy.

Le 11 juillet dernier, de Béhagle se trouvait sur le bord du Gribingui (affluent du Chari) et par une lettre datée de ce point, il manifestait l'espoir de se trouver quelques jours plus tard en plein Baguirmi.

C'est en pénétrant dans ce pays que de Béhagle fut fait prisonnier de Rabih.

Il estimait, en effet inutile, de faire aucune exploration avec des troupes nombreuses et bien armées. Pour lui, d'ailleurs, les explorations devaient être pacifiques.

Les événements ont tourné contre sa thèse; il est mort prématurément dans des souffrances épouvantables, si les nouvelles déjà reçues sont définitivement confirmées.

En pareil cas il est permis d'espérer contre toute espérance.

Vos de CONSTANTIN.

de magnétisme terrestre en ces
as scientifiques de mon voyage
porter sur :
naissance hydrographique du cours
et en particulier étude du réseau
Tchad et le Mayo-Kobbi.
ination astronomique des positions
des points principaux de mon
mesure de l'intensité magnétique.
ches anthropologiques dans une
trouvent à la fois les grands anthro-
les nains Akkas, les géants de la
ré qui vivent dans les arbres, les
angias qui vivent nus et polissent
ex.
de la flore et de la faune industrielles
reconnaissance des mines d'où les
ent l'antimoine, l'argent, le cuivre, le
dont ils fabriquent armes et bijoux.

Actes officiels

M. Mercieco, docteur en droit, chef de bureau à l'administration centrale du ministère de l'Intérieur, est nommé conseiller de gouvernement en Algérie, en remplacement

de la direction de son chef, M. Perlat, une dizaine de morceaux.

A la table d'honneur avaient pris place, à la droite de M. Etienne, président du banquet :

MM.

M. Estieu, trésorier de la Société d'économie, F. Lasseur, secrétaire de la Société d'économie, J. M. Deloncle, ancien sous-directeur du ministère des colonies, Grudet, gouverneur de 1^{re} classe des Colonies, Augoult, chef adjoint du Cabinet du ministre des colonies, Billecoq, ancien directeur au ministère des colonies, Haussmann, ancien directeur au ministère des colonies, le représentant du président du Sénat, Toulain, sous-directeur de la marine marchande au ministère de la marine, Godin, sénateur Prince, vice président de la Société d'économie, Binger, directeur des Affaires d'Afrique au ministère des colonies, G. Doumergue, député, U. Pila, vice président de l'Union coloniale, Raindre, directeur des Affaires politiques et des Protectorats au ministère des Affaires étrangères, René Millet, résident général de France en Tunisie, Charles Roux, ancien député, vice président de l'Union coloniale, J. Siegfried, sénateur, le représentant du président de la République, Mercet, président de l'Union coloniale, De Laussan, ministre de la marine.

A la gauche du Président,

MM.

Decrais, ministre des colonies, Hartmann, président de la société d'Economie industrielle et commerciale, le général Gallici, gouverneur général de Madagascar et dépendances, Henricque, député, le prince Roland-Bonaparte, vice-président de la société de géographie commerciale, Beratier, lieutenant général, Bompard, directeur des consulats et affaires commerciales au ministère des affaires étrangères, Peschaud, chef adjoint du cabinet de M. le Président du Conseil, Fleury, vice-président de la société d'économie industrielle et commerciale, Durassier, directeur de la marine marchande au ministère de la marine, Roume, directeur des affaires d'Asie, d'Amérique et d'Océanie au ministère des colonies, Chailley-Bert, secrétaire général de l'union coloniale, Rafalovich, conseiller d'Etat de l'empire russe, J. Decrais, chef du cabinet de M. le ministre des colonies, le capitaine Groussat, officier d'ordonnance de M. le ministre de la marine, le représentant de la Chambre des députés, A. You, chef adjoint du cabinet de M. le ministre des colonies, Gauthiot, secrétaire général de la société de géographie commerciale, Joyeux, chef du secrétariat du ministre de commerce, Juttet, chef du secrétariat du cabinet du ministre de la marine, Ruff, délégué de la société d'économie industrielle et commerciale.

Voici la liste des autres convives.

MM.

Agence Havas, Agence Nationale, Amieux, Avignone (D.), Augoult, Baumün, Bohn, Banque de Paris et des Pays-Bas, Billecoq, Bullion, Bertin, Bing, Bonhom, Bonhom-Bérault, Bard, Blanchet, Bourgeois (Emile), Borja de Mozota, Bourseret (La Lanterne), Bonassies, Bonassies, Blum-Majeux, Brack, de Bonand, Clément, Clairouin, Camille, Clacquesin, Cardozo de Bethencourt, Cadesu, Cuers (de) Collas, Cousin, Chibert, Caron (Cons. municipal), Caron, Deloncle (J.-L.), Demoor, Demoor G., Depasseur, Depolloy, Dal Piaz, Daprat, Delacere, Diamanti, Delmas, Dickmann, Estieu (M.) Eberhard, Estieu (J.), Edeline Estabiet, Fleury, Foveau de Courmelles, Le Etgare, Fontaine, Faure François, Gaillard, Groussat, Guénetras de Fredelguet, Gaboriau, Gilquin, Guinard, Garennes, Gage, Gallé, Hartman, Hardel, Hollais, Hepp, Hiéland, Hiéland, Henry, Isaac, Journal des Débats, Jousse, Klotz, Kinsbourg, Lasseur (Félix), Levat, Lormier, Leglomie, Laisney, Lebossé, Lecesse, Lafèvre (Rappel), Leclercq, Labbe, Lafort, Lederlin, Léonel de Bondy, Lévy (R.), Lévy (R.), Lion, Lemaître, Lartigue, Laroze, Moquet, Marrier, Mille-Poullington, Mauré, Martinet, Max, Noufflard, Neveu, Neveu Nicolle (P.), Olivier, Peschaud, Pila (Ulysse), Prince, Pechor, Prevet, Pellerin, Pila (Fernand), Politique Coloniale, Portier, Ponel, Perel, Penant.

nommage... de la République, saluo les ministres présents et donne connaissance des excuses présentées par les absents, en particulier celles de M. Delcassé, retenu au quai d'Orsay par une légère indisposition. En quelques mots excellents il fait ressortir l'utilité de la réunion actuelle avant la rentrée des Chambres afin d'attirer l'attention du parlement sur les questions extérieures et coloniales, puis M. Etienne se lève et prononce un magistral et beau discours où sa vibrante éloquence met toute la chaleur et toute la conviction qui l'animent.

Montrant que nous sommes au déclin d'un grand siècle qui a vu se dérouler de redoutables événements, il affirme que notre pays est capable d'obtenir dans le monde les destinées auxquelles il a droit. L'Europe entière laisse depuis trente ans sommeiller ses querelles intestines pour porter ses regards au dehors. C'est pourquoi il pense qu'un peuple comme le nôtre, s'il ne peut abandonner ses espérances, doit chercher à devenir fort pour les réaliser.

La France s'est assurée par une longue suite de conquêtes une prépondérance dans le monde qui lui a permis de fonder un domaine colonial, laissant il est vrai derrière elle de héros et des martyrs en Asie, et en Afrique, l'orateur, tout en se refusant d'être un insatiable conquérant, juge cependant nécessaire d'achever ce domaine colonial. Ce n'est pas dit-il, parce que Bretonnet a terminé sa vie dans un glorieux combat qu'il nous faut battre en retraite. L'Angleterre l'Allemagne, l'Italie ont eu, elles aussi, leurs revers. Mais chez ces nations — l'Angleterre surtout — au lieu d'attaquer à ces moments-là les hommes d'Etat qui détiennent le pouvoir, on cherche au contraire à leur donner plus de force et partant plus d'espoir.

M. Etienne fait ensuite l'histoire des événements qui ont déterminé la guerre du Transvaal. Rappelant que c'est grâce à la sagesse et au libéralisme de Gladstone que le Transvaal évita une première fois l'annexion, il démontre que c'est la politique anglaise, bien plutôt que M. Chamberlain, qui veut l'état de choses actuel.

Grâce à cette politique, l'Angleterre a gagné sur 115 millions d'âmes. La France il est vrai n'a pas un aussi grand empire, mais par son activité infatigable elle n'en est pas moins la seule puissance vraiment coloniale. Ainsi grâce à Ballef, la Guinée française dont le chiffre d'affaires n'était il y dix ans que de 3 à 4 millions de francs, dépense aujourd'hui vingt millions. La Côte d'Ivoire serait à l'heure présente aussi riche que la Guinée si Binger l'administrerait encore et il est incontestable que notre colonie du Dahomé domine actuellement dans l'Ouest africain.

Pourtant, poursuit l'orateur, ils sont nombreux ceux qui critiquent la France en tant que puissance colonisatrice; toute leur admiration va à l'Angleterre dont les résultats apparaissent plus brillants que les nôtres. Les colonies anglaises sont en pleine prospérité, c'est vrai, mais c'est parce qu'elles trouvent un appui sûr et constant près de leur métropole et ne se voient jamais refuser l'argent dont elles ont besoin. Elles font des emprunts, remboursables à de longues échéances, se disant pour ainsi dire, qui leur permet de mettre rapidement en valeur les territoires en y plaçant de nombreux voies ferrées. Telle, par exemple la colonie de Sierra-Leone, qui, enveloppée par la France, a pu emprunter 85 millions pour construire des chemins de fer.

Le devoir de l'Etat chez nous donc d'aider les colonies en leur d

JEUDI CHANTILLY

Paroli imbatta

1,500 francs à gagner avec 10 fr.

VENDREDI ENGHEN

SUCCÈS GARANTI!

GROS BÉNÉFICES A RÉALISER

Une journée, mise minima : 10 fr.
maxima : 500 fr.; 30 fr. les 3 jours

AVIS Pour toute personne faisant jouer 5 ans au moins pour une réunion, il est une journée à nos frais en remplacement, en d'insuccès. TEAKER, certain du succès ses renseignements, peut seul faire telles promesses.

Adressez la correspondance et envois de la (lettre recommandée) à M. CHANDOS, 51 Fulham road, Londres.

GRATUITEMENT

W. COOK

VOUS CONDUIRA A LA FORTUNE

faites-vous jouer tous les jours

sur PAROLI IMBATTABLE

25 0/0 SEULEMENT APRÈS GA

LES BÉNÉFICES SONT RETOURNÉS TOUTS LES JOURS

W. COOK ne donne jamais un cheval qui soit un véritable renégat d'écurie et in rent la plus grande confiance à son entraîneur

LE PLUS GRAND SUCCÈS DU JOUR

PLUS DE VAINS MOTS!

DES GAGNANTS

Succès sans pareil!

Vendredi, Maisons-Laffitte :

Patience 1^{re} 126 fr. 50

sur Uhlán 1^{re} 31 fr. 50

tout sur Blanchette 1^{re} 28 fr.

Payé 747 fr. par mise de 10 fr.

Samedi, Auteuil :

Quitte ou Double 1^{re} 73 fr. 50

sur Gilbert 1^{re} 62 fr. 50

tout sur Braglanne 1^{re} 37

Payé 1,230 fr. par mise de 10 fr.

JEUDI CHANTILLY

GRAND SUCCÈS!

4,000 fr. au moins à gagner avec 10

VENDREDI SAINT-OUEN

3 GAGNANTS A FORTE CO

LES TROIS JOURNÉES SONT TRÈS RICHES

Gros bénéfices à réaliser

Un jour 10 fr. minimum

30 francs les trois réunions

On accepte des mises au-dessus de

NOTA. — Lorsque les ordres des clients

exécutés, ils reçoivent le matin les ne

chavans formant le paroli, et peuvent ainsi

ter doublement de mes renseignements.

Il n'est prélevé que 10 0/0 aux c

donnant des ordres de 100 fr. et au-